

Description du fonds

On trouvera dans cette petite sous-série, une documentation relative au diplomate Adolphe-Sigismond de Billing (1801-1852).

Elle n'intéresse l'Alsace que par le biais des origines de ce personnage, petit-fils du pasteur colmarien Sigismond Billing, l'auteur de la "Petite chronique de la ville de Colmar" (1). Lui-même ne se considérait plus comme alsacien (2). Sa vie s'est déroulée à Paris et dans les capitales étrangères, et c'est sa carrière que réfléchissent presque tous les papiers inventoriés ci-dessous.

Il s'agit surtout de correspondance : lettres reçues et envoyées par Adolphe et son épouse, quelques unes aussi par son père Sigismond II Billing ; lettres familiales, amicales, professionnelles. Les plus intéressantes, sur le plan général, sont celles qu'ont échangées les époux pendant le séjour du mari en Espagne et en Orient. Clothilde s'y fait l'écho des salons parisiens, et Adolphe celui des cours étrangères car il livre ouvertement à sa femme ses préoccupations politiques et personnelles.

On verra aussi, sous la cote 5J 5 quelques dossiers proprement professionnels : documentation réunie sur la situation de tel pays, rapports et correspondances avec le ministère des Affaires étrangères. Mais ces dossiers n'ont rien d'exhausif (ils ne remplissent même pas un carton), et la carrière de Billing n'y est pas entièrement représentée.

Signalons encore l'intérêt, pour l'histoire du protestantisme, des rapports sur la situation de cette confession, classés 5J 2/23-35 et 5J 6

- Origine : Ces papiers ont été achetés à la librairie Saffroy à Paris par les Archives départementales du Bas-Rhin au cours de la guerre 1939-1945, alors que le Haut-Rhin, dans une Alsace "régionalisée" par l'Occupant, n'avait plus de service autonome d'archives. Les Archives du Bas-Rhin les ont cédés à celles du Haut-Rhin, le 18 février 1960.
- Importance du fonds : 3 cartons
- Dates extrêmes : 1746 (copie) - 1851

Données biographies sur Adolphe de Billing et sa famille

La famille Billing se disait d'origine suédoise. Un de ses rameaux

cf la bibliographie p. 7

"Le caractère alsacien... ! - écrivait-il à sa femme en septembre 1831 - si tu savais tout ce qu'il m'a fait souffrir depuis que je suis au monde ! Bénis le Ciel, ma chère Clothilde de ce que ton petit mari n'a rien de la province par excellence !"

se serait établi en Alsace, dès le XVe siècle selon les uns, pendant la guerre de Trente Ans selon les autres. Le grand-père d'Adolphe, Sigismond (1742-1796), fils d'un cordonnier colmarien, Daniel, s'illustra comme recteur du gymnase protestant de Colmar (1772-1790), puis comme pasteur (1790-1796) et archiviste-adjoint (1795-1796) de sa ville natale. Il est l'auteur d'une Geschichte und Beschreibung des Elsass (Bâle, 1782), d'une chronique de Colmar publiée seulement en 1892, et fut un des collaborateurs du périodique "Der patriotische Elsässer".

Il eut de sa femme Anne-Marguerite Schwartz, une mulhousienne, plusieurs enfants dont un Sigismond (Colmar, 30 octobre 1773 - Paris, septembre 1832), père d'Adolphe. Ce Sigismond II se destinait à la banque, à Paris, quand éclate la Révolution. Il y adhère immédiatement, est l'un des premiers à s'engager dans la Garde nationale, sert à l'armée du Nord puis à celle de la Moselle où il refuse, à cause de sa jeunesse, le grade d'adjudant-général mais accepte le poste de commissaire des guerres. Il n'est pas compris dans la réorganisation des états-majors en juin 1795 et, malgré ses protestations auprès de Reubell, son concitoyen, il doit rentrer dans la vie civile. C'est avec la qualité de "négociant" qu'il épouse le 21 octobre 1800 à Vitry, Françoise-Charlotte Joyce. Foncièrement révolutionnaire, il reste sous l'Empire à l'écart de la politique. Il oeuvre alors comme secrétaire de la Confession d'Augsbourg à l'affermissement de la situation des luthériens parisiens et contribue à instituer une école gratuite pour les protestants pauvres. Dans les temps difficiles, on le retrouve capitaine puis major de la Garde nationale (1813-1815). Il prend part à la défense de Paris en 1814 ; en 1815, en marchant avec sa légion sur la Chambre des représentants, il contribue peut-être à l'abdication de Napoléon en faveur de son fils ; peu après, il accompagne à saint-Denis la députation qui va demander à Louis XVIII le maintien de la cocarde tricolore.

Soldat de valeur, républicain patriote, protestant rigide, il ne semble pas avoir été très avisé dans les affaires, et sa femme, "d'un esprit et d'un extérieur pleins d'agrément", était le désordre personnifié. C'est pour tenter de rétablir sa fortune qu'il part, seul, à Londres, en novembre 1815. Il en revient en 1819, apparemment sans avoir réussi car il aura toujours des contestations d'intérêts avec son frère Georges qui, plus d'une fois, subvint à l'éducation de ses six neveux.

La Révolution de juillet le porte au commandement de l'état-major de la Garde nationale dans la nuit du procès des ministres de Charles X ; mais La Fayette le lui retire peu après. Il reste néanmoins secrétaire-général de la Garde nationale. Puis son esprit se dérange au cours de l'année 1831 et il meurt en septembre 1832. "Que Dieu lui épargne dans l'autre monde, écrit alors son fils Adolphe, ces douleurs, ces tourments, qui ont été sa vie, dans une société où il n'a jamais pu prendre sa place, qu'il ne comprenait pas et qui ne le comprenait pas. Homme singulier et malheureux, que des idées mal digérées ont enfin accablé et qui était un anachronisme obscur mais non moins remarquable."

Adolphe (Paris, 5 décembre 1801 - 4 novembre 1852), était l'aîné de six garçons : Gustave - plus tard baron Trüberg et membre du Conseil privé du prince de Hohenzollern - Hechingen (+ 1858), Hermann (+ 1824), Edmond, Léonce et Frédéric - diplomate (1821-1878). Bien doué et très sérieux, il fit de bonnes études tout en servant de précepteur à ses frères, puis rejoignit son père à Londres en avril-mai 1818. Dès le mois d'octobre de la même année, à 17 ans, il y est attaché à l'ambassadeur de France Latour-Maubourg dont il devient, deux ans plus tard (octobre 1820), et grâce à la protection de Decazes, le 3^e secrétaire (1). Il reste en cette qualité à Londres jusqu'en août 1829, date à laquelle il est nommé second secrétaire à Vienne. Au cours de ce long séjour il a appris son métier, s'est acquis une solide connaissance de la langue, des institutions et de la jeunesse "de sa bonne vieille Angleterre" comme il dira plus tard, et y a noué des amitiés durables, toutes choses qui lui serviront dans l'avenir. Il s'est fait aussi remarquer par ses supérieurs, le prince de Polignac, notamment, qui lui manifeste un intérêt personnel. Dès le mois de mai 1825, il a été décoré de la Légion d'honneur et, par ordonnance du 26 juin 1830, à son retour de Vienne, il sera créé baron à titre personnel, sur promesse d'institution de majorat - Il signera d'abord baron Billing puis, à partir de 1843, baron "de Billing".

La Monarchie de juillet le nomma, le 1^{er} janvier 1831, premier secrétaire d'ambassade à Madrid. Auparavant, il avait mis à profit son séjour parisien pour épouser le 30 septembre 1830, Clothilde de Courbonne (+ Paris 1886) mariage apparemment avantageux : cette fille unique était aimable et cultivée, bien dotée et introduite dans la haute

1) Nous devons la plus grande partie des renseignements sur la carrière d'Adolphe de Billing à l'amabilité de M. Georges DETMAN, archiviste au Ministère des Affaires étrangères, qui a eu accès au dossier personnel du diplomate. Les autres détails sont tirés des archives 5 J elles-mêmes.

société grâce à l'amitié portée à sa mère, fille du financier Lepescheux, par la princesse de Vaudémont. En réalité, Courbonne n'était que le nom d'une terre de son grand-père maternel. Son père était un petit chanteur d'opéra, un vulgaire M. Roland, triste sire qui traitait honteusement sa femme et dilapidait la fortune qu'elle lui avait apportée. Billing n'obtint jamais le versement complet de la dot sur laquelle il avait misé pour tenir son rang à l'étranger, et sa situation financière resta médiocre ; à Naples, par exemple, il n'arrivera pas à faire face à ses charges de représentation.

Son séjour en Espagne dura de mars 1831 à septembre 1832 et pendant huit mois, d'août 1831 à avril 1832, depuis le départ - annoncé comme temporaire - du comte d'Harcourt, nommé à la Chambre, jusqu'à la nomination de son remplaçant M. de Rayneval, il porta seul, avec le titre de chargé d'affaires, la responsabilité de l'ambassade. Cet intérim était particulièrement délicat, les relations franco-espagnols ayant été dégradées par les maladresses de l'ambassadeur dont la Cour d'Espagne ne voulait plus, alors que le puissant duc d'Harcourt tenait à ce que son petit-fils retournât dans la Péninsule. Billing abandonné à lui-même, sans "aucune instruction, aucune direction, flottant d'aventure" crut devoir exposer la situation au Ministère, sans ménagement pour son supérieur. Il en reçut pour tout encouragement une verte réprimande. L'indignation qu'il en ressentit laisse percer, derrière le jeune ambitieux qu'il était certainement, le protestant honnête, trop droit pour sacrifier la vérité à des soucis d'arrivisme. Est-ce ce trait de caractère qui lui interdira les sommets de la Carrière, comme ce sera plus tard le cas pour son fils Robert !

M. de Rayneval, cependant, l'apprécia, et en février 1833 il fut envoyé à Naples, toujours comme premier secrétaire. Il en revint dès l'année suivante en des circonstances qui lui firent parler d'un "rappel immérité". De fait, il reste plusieurs années sans poste. Il aurait eu une mission à Londres, en 1839, pour y négocier un traité de commerce, puis à la même date il aurait été membre et secrétaire d'une "Commission des paquebots transatlantiques". Cela n'est pas prouvé.

On revient en terrain sûr avec sa nomination, en octobre 1841, au poste de consul général en Egypte. Mais avant même d'être arrivé à Alexandrie, il songeait déjà aux moyens de s'en faire rapatrier ! les fièvres devaient lui en fournir le prétexte dès avril 1842.

En septembre 1843, on lui donna enfin un poste plus important. Il fut envoyé à Copenhague comme ministre plénipotentiaire par intérim puis en titre à partir de février 1845. Les 2 et 13 mars 1844, le roi lui donna plein pouvoir pour conclure avec le Danemark des conventions sur la navigation d'une part et la protection des oeuvres d'art et de littérature d'autre part. Puis, dans l'hiver 1845-1846, il lui confia une missive confidentielle auprès du Cabinet britannique qu'il fallait incliner à agir de concert avec la France dans la délicate question de la succession danoise. Cette missive suscita quelque émotion dans le monde diplomatique, et le faible roi Christian VIII, "épouvanté de l'initiative" française, fit savoir en juillet que le retour au Danemark de Billing serait accueilli avec répugnance.

On lui donna donc, au printemps 1847, un poste équivalent auprès de la Confédération germanique à Francfort. C'est là qu'il devait apprendre la Révolution de février. Sur les conseils de son jeune frère Frédéric, alors affecté depuis un an à la Direction politique du Ministère des Affaires étrangères, il donna son adhésion à la République mais n'en fut pas moins mis en disponibilité par Lamartine, quelques jours plus tard. On le voit en avril exprimer le désir de rester dans l'administration consulaire. Sa demande n'eut apparemment pas de suite : sa carrière était terminée.

Si l'on en croit une de ses lettres publiées dans la biographie de son fils, il serait alors venu en Alsace pour un séjour dont nous ignorons la durée. Enchanté par la beauté du paysage et l'accueil de la population qui gardait encore le souvenir de son grand-père, il aurait loué la demeure du Steinkreuz, près de Colmar. Néanmoins c'est à Paris qu'il mourut, le 4 novembre 1852, d'une attaque d'apoplexie. Mais il légua à Colmar le portrait du pasteur, son aïeul, actuellement conservé au musée des Unterlinden.

Il avait eu trois enfants : Thérèse mariée à Jules Serre (1831-1900), Clothilde (1833-?) épouse de Louis de Saulcy, dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, et Robert (12 août 1839-15 avril 1892) qui entra lui aussi à 17 ans dans la Carrière et fut successivement attaché d'ambassade en Angleterre, affecté à la Direction politique du Ministère (1863-1870), chargé de mission à Londres pendant la Commune puis à Munich. Après avoir été attaché à la Commission de liquidation de Strasbourg, il alla en 1874 à Tunis et Stockholm (1875-1879). Il avait été envoyé à Tunis avec la secrète mission de préparer une union financière et militaire avec le bey, lorsque les

partisans d'une intervention militaire le firent désavouer. Mis en disponibilité, il démissionna le 8 octobre 1881. Il mourut sans enfants à Paris, mais sa dépouille fut transférée au cimetière de Colmar avec celui de sa 1ère femme Louisa Hope (1841-1881), petite-fille de Rapp. Sa deuxième épouse, une florentine, Marie Bargigli née en 1846, viendra l'y rejoindre en 1911. Les hospices civils de la ville entretiennent toujours leur tombe.